

nir vivace : « Ayez bien soin de cette chère Emma ; veillez à ce qu'elle accomplisse tous ses devoirs religieux, à ce qu'elle s'approche souvent des sacrements. Toute la famille vous dit avec moi : aimez Emma, soyez pour elle une mère bonne et chrétienne. Votre responsabilité est grande ; elle est à l'âge de s'établir ; sa renommée fera sa position. »

Le soir de ma première entrevue avec ma mère, plusieurs personnes étaient réunies dans un modeste logement de Woonsocket. Ma mère m'attendait avec impatience ; mais on l'avait empêchée de se rendre à la gare pour éviter une scène trop émouvante.

Je frappai à la porte et sans attendre de réponse, j'entrai, suivie de celui qui m'avait accompagnée. La nature avait parlé si fort que tout de suite, sans un moment d'hésitation, je reconnus ma mère. La montrant avec la main, je m'écriai : « C'est elle qui est ma mère ! » puis je courus droit l'embrasser, répétant : « Ma mère ; c'est vous qui êtes ma mère. » Elle me pressa tendrement sur son cœur, me couvrit de baisers et de caresses. Nous ne pouvions rien dire tant l'émotion nous suffoquait.

Les femmes pleuraient, les hommes pleuraient : tout le monde partageait notre émotion. Et il en fut ainsi pendant plusieurs minutes. Puis la conversation s'engagea, un peu gaie, un peu triste, mais tendre et affectueuse. Cette pauvre mère s'informait de mon voyage, de toute ma vie, depuis le moment où elle m'avait quittée. Et puis son cher fils Joseph ; où était-il ? Comment allait-il ? Était-il bien grand ? Avait-il toujours été bon garçon ? et ses paupières se mouillaient de larmes au souvenir de cet enfant chéri.

Naïve, je croyais un peu retrouver chez ma mère la belle maison de Saint-Hyacinthe. La pauvreté, je ne l'avais jamais vue de près. On m'avait bien dit que ma mère vivait pauvrement ; mais mon âme encore enfant confondait cette pauvreté avec une certaine aisance, au moins avec un peu de bien-être. Combien je fus désillusionnée ! Ma mère habitait dans un misérable galetas, sous un toit brûlant de chaleur en été, et froid en hiver comme une glacière. Un lit bien propre, mais modeste ; quelques pauvres chaises ; une table, c'était tout son ameublement.

Et il nous fallut coucher ensemble dans ce grenier. Oh ! ma pauvre mère comprit bien mon malaise. « Pauvre enfant, me

répéta-t-elle
pouvoir mien
vivre. J'ai u
toi seule. Al
ment. » Ma
fermer l'œil
vre. Elle tâ
espèces de di
« Moi, pensai
de nuits ma
vre mère ! »

Le lenden
j'éclatai en s
la même ch
insisté pour
nes à des am
moi-même ; s
ler avec moi
détériorant, r
pour mes jou
ma mère m'
oncle. L'offre
et d'autre. J
elle pendant
ne pourrais j

Grâce à Di
vée après not
alors ses étu
aussi connaît
point, et n'ava
surprise. Ell
ture cette nou
la maison en
l'âge de trois

J'étais à p
d'avoir quitté
en revoyant d
voulais de l'av
avoir dit adie
pu comme el